IDÉES

SUR LA TACTIQUE

N. 36


FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
B. Prov.
Miscellanea
B
47
301
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
mis-B 47 301
Armadio XXVIII
Palchetto 9
Num.° d' ordine 84
16898

IDÉES ET RÉFLEXIONS

SUR LES MOUVEMENTS DE LA

TACTIQUE MODERNE,

PAR



(S. M. LE ROI CHARLES XV DE SUÈDE ET DE NORVÉGE)

AVEC DEUX PLANCHES INTERCALÉES DANS LE TEXTE.

TRADUCTION AUTORISÉE.



STOCKHOLM,
LIBRAIRIE ROYALE DE C.-E. FRITZE
(EM. GIRON).

PARIS,
CH. TANERA, LIBRAIRE,
6, RUE DE SAVOIE.

AU COMTE HENNING DE HAMILTON,

EN MÉMOIRE DU TEMPS OÙ COMME CHEF D'ÉTAT-MAJOR DE LA BRIGADE DE LA GARDE, IL GUIDAIT LES ÉTUDES MILITAIRES DE L'AUTEUR.

I.

Le temps a fait subir bien des modifications à l'art de la guerre. La phalange, considérée à son époque comme la meilleure de toutes les ordonnances tactiques jusqu'alors mises à l'épreuve, fut éclipsée par la légion romaine, qui devint à son tour le modèle de formation conduisant le plus sûrement à la victoire. La phalange, analogue au *svinfylking* * des guerriers du Nord, et comme lui destinée à rompre et à enfoncer les rangs ennemis par sa forme triangulaire, sa masse profonde et serrée, fut cependant entamée et anéantie par la légion rangée sur un ordre beaucoup plus mince. Cette dernière, cependant, ne manquait pas d'une certaine profon-

* Formation de la troupe (*fylk*) en un coin offrant plus ou moins de ressemblance avec la tête d'un porc (*svin*). C'est la »tête de porc« des anciens.

deur, composée qu'elle était de trois lignes disposées en échiquier *. Mais sa principale force consistait dans sa plus grande mobilité, dans l'organisation systématique de ses subdivisions, possédant chacune son cadre propre, et dans l'habitude qu'avait chaque combattant du maniement de son arme. Toutes ces circonstances réunies devaient provoquer une confiance à laquelle rien ne pouvait résister. La légion n'eut pas à combattre la phalange seule: elle eut encore et surtout pour adversaires des masses confuses de barbares, généralement incapables de tenir tête aux troupes savamment ordonnées des Romains. Cette supériorité de la vieille tactique de l'infanterie romaine dura tant que le peuple conserva sa force et son élasticité; mais quand ces qualités eurent disparu, la légion ne put sauver Rome.

L'époque des migrations des peuples ne présente aucun ordre tactique distinctif. Chaque peuple combattait à sa manière et suivant ses usages nationaux.

Durant la période féodale du moyen âge, la cavalerie domina, couverte de fer et armée de la lance. L'infanterie était peu nombreuse et peu considérée, ce qui, vu, sans doute, l'imperfection

* La légion romaine était divisée en 10 cohortes et chaque cohorte en 3 manipules. Les hommes de la première ligne des manipules portaient le nom de *hastaires* (hastati), ceux de la seconde, celui de *princes* (principes), et ceux de la troisième, celui de *triaires* (triarii).

des premières armes à feu, continua même après l'invention de la poudre.

Cependant l'infanterie se développait, quoique lentement. Mais à une époque où elle possédait déjà des arquebusiers, la plus grande partie des fantassins, armés seulement de la lance et de l'épée, se présentaient en colonnes profondes, sans le moindre sentiment du besoin de s'amincir et sans en avoir la faculté. Ce besoin, du reste, n'avait que peu ou point de raison d'être, car quoique l'on possédât déjà de l'artillerie, les canons étaient en petit nombre et surtout tiraient fort mal.

Avec Gustave-Adolphe et la Guerre de trente ans, la rapidité croissante du feu de l'artillerie fit sentir enfin l'urgence de donner un ordre plus mince à la formation des troupes à pied, et une sanglante défaite vint apprendre à Tilly l'impossibilité de vaincre avec ses masses profondes de fantassins *(tertios)*. Les fusiliers placés dans les intervalles des divisions de la cavalerie suédoise contribuèrent, par l'imprévu de leurs feux, à repousser la charge des cuirassiers de Pappenheim. On vit à cette occasion la preuve évidente du fait que la supériorité numérique n'est pas toujours la plus propre à tirer parti d'un nouveau matériel de guerre, et que la victoire dépendra bien plutôt d'une bonne ordonnance tactique répondant à ce matériel,

jointe à l'habileté du général, à la discipline et à la bravoure des troupes.

Successivement les armes à feu s'améliorent. La cavalerie, tout en restant encore l'arme prépondérante, se les approprie et s'en sert sous la double forme du pistolet et du mousqueton. La lance du fantassin est remplacée par le fusil, et les grenades à la main donnent naissance aux troupes connues sous le nom de grenadiers.

Pendant le 18ème siècle, l'infanterie reçoit plus de mobilité, l'ordre profond s'amincit toujours davantage. Depuis que tous sont armés de fusils, il faut évidemment que l'ordonnance tactique se modifie de manière à ne pas gêner le tir. A cet effet, et par suite du nombre croissant des bouches à feu ainsi que de la plus grande justesse de leur tir, la »ligne» est adoptée sous Frédéric-le-Grand comme la meilleure formation tactique. La lenteur des mouvements et du feu des fantassins, jointe aux efforts d'habiles généraux de cavalerie, maintenait cependant encore la supériorité que cette dernière arme avait jusqu'alors si souvent montrée sur la première, et grâce à laquelle plus d'une fois le sort de la bataille avait été plus ou moins décidé par d'heureuses évolutions de cavalerie.

Cet état de choses dura jusqu'à la révolution française. Le fantassin jusque-là tout aussi peu mobile comme individu que les longues lignes

étaient peu manœuvrières, n'avait jamais été habitué à se mouvoir et à agir de son propre. Mais l'émigration ou la guillotine ayant privé l'armée française de la plupart de ses officiers, il n'existait pour ainsi dire plus de cadres qui pussent exercer, d'après les règles de l'ancienne tactique, les masses armées forcées d'accourir sans organisation complète à la défense des frontières menacées par la coalition. Chaque soldat se vit de la sorte appelé à faire usage de son jugement propre et à se laisser guider par lui. De là naquit le combat individuel ou par groupes, origine de l'organisation des tirailleurs réduite depuis lors en système. Les hommes chargés de conduire ces masses inexercées, devaient faire pour vaincre des efforts presque miraculeux d'héroïsme et de constance, et toutefois on les vit souvent forcés à des retraites dégénérant parfois en fuites. Le combat apprit cependant bientôt aux volontaires de la République à devenir des instruments souples et dociles dans les mains de leurs chefs, et ces derniers, après une lutte incessante avec la fortune, finirent par les conduire partout à la victoire. Mais si ces troupes inexpérimentées eurent le temps de se former pendant la guerre même, ce fut grâce aux lenteurs de la tactique de leurs adversaires, et à la présence, dans les rangs français, de soldats de l'ancienne armée royale.

Cependant, quoique l'on eût commencé à faire usage des lignes ou chaînes de tirailleurs, les colonnes profondes ne furent pas abolies. L'attaque continua à se faire le plus souvent dans cette ordonnance, et bien que le feu de l'artillerie causât d'horribles ravages dans ces masses compactes, la portée certaine du boulet était encore trop courte pour empêcher le soldat animé par la chaleur de l'action, de conserver tout son courage moral, de courir de l'avant et de se jeter sur l'adversaire. La colonne était en outre une formation des plus commodes pour l'incorporation des conscrits envoyés des dépôts aux fins de compenser les pertes; cette ordonnance tactique n'exigeait pas une instruction militaire complète, et le jeune soldat n'avait qu'à suivre les camarades plus aguerris qui se trouvaient dans les rangs.

Napoléon I[er] donna à l'artillerie une mobilité qui la mit en état de suivre les principales évolutions de la cavalerie et de l'appuyer de son feu. Cette mobilité permit à l'empereur de concentrer subitement et de diriger des masses d'artillerie sur un point donné: c'était par cette formidable concentration de feux qu'il préparait d'ordinaire les mouvements offensifs de ses colonnes d'infanterie. Cependant le peu d'effet qu'avait encore l'artillerie à une certaine distance, ne diminua pas le rôle important des troupes à cheval.

Tout comme l'infanterie, la cavalerie fournissait ses charges en colonne, et nonobstant les ravages du feu dans les rangs des cavaliers, les plus habiles généraux français de cette arme employaient l'attaque dite *en muraille*.

Les principales causes du succès hors ligne de Napoléon, furent les manœuvres rapides avec lesquelles ce grand capitaine étonna le monde; ajoutons encore son génie militaire qui savait résoudre le problème si difficile d'assaillir en masse l'ennemi sur un point où celui-ci ne l'attendait pas, et de rendre l'armée française, quoique parfois inférieure en nombre, supérieure, au moment décisif, à celle de l'ennemi.

La longue période de paix qui suivit les guerres napoléoniennes, vit la science de la tactique s'enrichir des principes suivants tirés des expériences recueillies pendant ces guerres: manœuvre rapide, dans la limite des évolutions réglementaires du bataillon; emploi fréquent et alternatif de la colonne et du déploiement en ligne, plus ou moins combiné avec le combat *éparpillé* ou en tirailleurs; massement en temps utile de forces considérables et concentration de l'artillerie.

Ce fut dans le cours de cette même période que la platine à silex fut remplacée par celle à percussion, modification qui amena sans doute un tir plus juste et plus régulier, mais qui

ne fut pas encore suivie de celle de la portée du fusil.

Il est naturel qu'une longue paix interrompue par quelques courtes et rares exceptions ait dû provoquer une certaine pédanterie et un penchant plus ou moins prononcé pour des manœuvres de parade, fort belles, sans doute, mais inutiles à la guerre. Cependant, grâce aux guerres des Français en Algérie, et sous l'impulsion donnée par le nouveau système prussien, on commença peu à peu, dans toutes les armées, à accorder une importance plus grande à l'ordre éparpillé, et à le faire entrer dans les évolutions tactiques du bataillon. Partout on s'efforça de rendre le soldat plus souple, plus mobile, et de cultiver son intelligence à un degré permettant à chaque file d'infanterie de servir au besoin dans les chaînes de tirailleurs.

A ce point se trouvait la tactique, inégalement développée dans les armées des divers pays, mais tendant partout à une plus grande rapidité de manœuvres, quand le canon rayé, créé par un autre Napoléon, vint fournir de nouveaux sujets de méditation aux tacticiens. Cette arme frappe à une distance jadis hors de l'atteinte des boulets ennemis, et si même son action n'y peut être singulièrement meurtrière, elle y est toutefois démoralisante à un haut degré. La réserve massée derrière les lignes en est si fort inquiétée,

que, venu l'instant où les péripéties de la bataille exigent sa coopération, à moitié détruite pendant son inaction forcée, elle se trouve hors d'état de remplir sa mission et de constituer une partie intacte de l'armée, prête à donner avec des forces fraîches au moment décisif. La cavalerie se sent atteinte avant même d'avoir commencé sa charge, et le désordre qui se met dans ses rangs paralyse son attaque ou souvent la rend impossible. L'artilleur est tué sur sa pièce démontée en s'efforçant en vain d'atteindre les bouches à feu de l'ennemi.

Il se produisit d'abord un certain penchant à disséminer l'action de l'artillerie rayée. Rien n'était plus naturel ni plus légitime: on voulait, sur chaque point désigné comme l'objectif d'une attaque, profiter de la longue portée du nouveau canon. Mais il en résulta l'inconvénient de n'avoir pas toujours sous la main une force d'artillerie suffisamment grande pour battre la position de l'ennemi contre laquelle devait se diriger l'attaque principale; puis l'infanterie, continuant à attaquer en colonne, éprouvait des pertes plus grandes qu'elle n'aurait dû, car le manque d'un feu d'artillerie concentré permettait à l'adversaire d'opposer une résistance opiniâtre.

Avec l'introduction de l'artilerie rayée commença, dans l'armement de l'infanterie, la lutte sur la priorité des systèmes de la charge par la bouche et de la charge par la culasse, appliqués au

canon du fusil déjà rayé. Le feu du fusil rayé ordinaire n'avait pas encore bouleversé les vieilles idées aussi radicalement que celui du canon rayé, car la difficulté d'apprendre au soldat à bien apprécier des distances continuellement changeantes, est tout aussi grande que celle de lui donner une parfaite dextérité de tir. Il était réservé au système de la charge par la culasse, accélérant à un si haut degré la rapidité du feu de l'infanterie, de provoquer et de nécessiter des modifications bien autrement importantes.

Les armées qui les premières abandonnèrent généralement la baguette pour la charge par la culasse, furent l'armée norvégienne et l'armée prussienne. Les difficultés et les frais attachés à la transformation des anciens fusils pour les adapter à ce système, les dépenses énormes à faire pour l'achat de fusils en nombre suffisant, le peu d'expérience que l'on possédait de cette arme qui n'avait pas encore subi le baptême et l'épreuve du feu, toutes ces causes combinées en retardèrent l'introduction dans la grande majorité des armées de l'Europe. On craignait en outre une consommation trop forte et un gaspillage inutile de munitions, crainte fondée, d'un côté, sur la rapidité de tir du fusil, de l'autre, sur la difficulté, dans la chaleur du combat, d'empêcher le soldat de tirer coup sur coup sans trop se soucier de l'efficacité de son feu.

Il était réservé à la dernière guerre de Danemark d'appeler une attention plus spéciale sur les avantages du système de la charge par la culasse; mais, vu la manière dont toute cette guerre fut conduite, ce fut plutôt au point de vue de l'influence de ce système sur le moral de l'adversaire, qu'à celui de ses effets destructeurs. On ne vit pas des masses nombreuses et serrées se livrer des batailles dignes de ce nom, et par suite de la stratégie toute défensive des Danois, leurs troupes, placées dans des retranchements ou derrière des lignes fortifiées, eurent beaucoup plus à souffrir du feu des canons rayés que de celui de la mousqueterie. Dans les quelques occasions où l'on se battit en rase campagne, les forces danoises perdirent peu de monde, formées qu'elles étaient à l'ordinaire sur des lignes minces et fort étendues. Ce que toutefois l'on put constater, ce fut que, grâce à la construction de leurs fusils, les tirailleurs prussiens n'étant pas obligés de se découvrir pour le chargement, pouvaient, insaisissables, se tenir cachés derrière l'abri le plus insignifiant, une pierre par exemple, et abattre à loisir les Danois que la nécessité de charger leur arme forçait à se découvrir. De tout cela résulta la croyance que le système de la charge par la culasse était bon, mais que la rapidité du tir qui lui donne sa principale valeur n'avait en réalité qu'une importance secondaire.

Un pays encore, la Suède, s'arma en partie de fusils se chargeant par la culasse, mais, à l'exception de la Prusse, aucune des grandes puissances n'adopta ce système. Reculait-on devant les frais, ou persistait-on dans les doutes sur les avantages pratiques de l'arme? L'auteur l'ignore pour sa part.

Tout près du jour présent et peut-être même trop près encore pour qu'il soit possible de la juger convenablement dans tous ses détails, se trouve la dernière guerre d'Allemagne, événement destiné à faire époque dans le monde politique comme dans le monde militaire. Examinons cependant quelques-uns des faits de cette guerre, tels que nous les avons actuellement sous les yeux.

Les Autrichiens exposés presque tout récemment, à deux reprises différentes, sur les champs de bataille de l'Italie, aux charges vigoureuses des baïonnettes françaises et plus d'une fois culbutés par elles, mettaient toute leur confiance dans la baïonnette, et quoiqu'ils vinssent pour ainsi dire de combattre à côté des Prussiens contre les Danois, ils avaient été si peu frappés, si faiblement impressionnés des avantages du fusil à tir accéléré, qu'ils n'en avaient pas un seul. Leur stratégie en Bohême fut la défensive, leur tactique, au moment du combat, le plus souvent l'offensive. Ce principe, suivi dans toute sa rigueur, devait nécessairement exercer une influence fâcheuse

sur l'ardeur et sur le moral de l'armée, et faire disparaître une bonne partie de la confiance que donne l'offensive. Des ordres de retraite arrivant sans cesse du général en chef, sont bientôt pris par la troupe pour de la lâcheté ou de l'ineptie, et provoquent chez elle un découragement dont l'action démoralisatrice ne tarde pas à se propager dans toute l'armée avec une rapidité dépassant celle de l'épidémie la plus dangereuse.

Les Autrichiens venaient de faire plusieurs guerres et s'étaient vaillamment battus. Les Prussiens n'avaient pas eu ces avantages. Mais leurs officiers, depuis les chefs des corps d'armée jusqu'aux commandants des bataillons, s'étaient, dans les loisirs de la paix, exercés de longue main à conduire leurs troupes sur tous les terrains. Leurs camps de manœuvres les avaient animés d'une confiance en eux-mêmes qui les poussait à prendre en campagne cette initiative qui si souvent conduit à la victoire. Les Prussiens étaient meilleurs manœuvriers que leurs adversaires. Les réglements tactiques de ces derniers n'avaient pas subi de modifications sensibles. Bataillons et compagnies avaient conservé leur vieille formation en colonne et combattaient dans cet ordre. Les pertes des troupes autrichiennes ne furent pas dues à la précision supérieure, à de longues distances, du tir des soldats du roi Guillaume Ier, mais à la rapidité d'un feu qui couvrait de

projectiles une masse au milieu de laquelle chaque coup tuait ou blessait son homme. Les attaques des Autrichiens, toutes vigoureuses qu'elles étaient, ne réussissaient que rarement. La longue portée des fusils à aiguille ne les empêchait pas de marcher en avant; mais ils étaient à chaque fois arrêtés par le feu rapide, désastreux à une faible distance, de l'infanterie prussienne qui les attendait immobile et calme.

Que prouve cela, sinon que la victoire appartient à celui des adversaires qui possède la plus grande confiance morale! Les Prussiens croyaient en la supériorité de leur arme et leur attitude était ferme et assurée. Ils s'étaient si bien approprié la magie de la discipline, que les officiers promettant au soldat un succès certain fondé sur la supériorité de son fusil, savaient parfaitement que le soldat y croyait.

L'histoire de la guerre nous montre plus d'un exemple frappant de cette influence de la discipline, à laquelle on n'accorde pas toujours dans les temps de paix l'attention qu'elle mérite. Que l'on se rappelle, pour ne citer qu'un fait, les ligues si minces, mais si parfaitement disciplinées du duc de Welliugton. Elles ne possédaient ni fusils se chargeant par la culasse, ni matériel supérieur à celui de leurs adversaires, et cependant les colonnes françaises, de si longue date familiarisées avec la victoire, les colonnes

françaises, incapables de les entamer, furent souvent forcées, comme on le vit entre autres à Talavera, de s'en retourner sauglantes et découragées.

Les succès de l'armée prussienne eurent pour conséquence immédiate et très-naturelle de provoquer, dans toutes les infanteries européennes, l'adoption des fusils au tir accéléré. Il s'agissait d'atténuer, sinon d'effacer totalement la prépondérance morale de l'infanterie prussienne sur celle des autres états, prépondérance basée sur ce que la première possédait seule encore des fusils de cette nature.

Chacun voulut donc se procurer au plus vite des armes construites d'après un système plus ou moins identique, plus ou moins supérieur. Mais, qu'on ne l'oublie pas, le système le meilleur, le plus parfait, dont on ne sait pas se servir convenablement, n'est et ne sera jamais qu'une idée ingénieuse reproduite sur le papier.

Que faudra-t-il donc faire pour que l'adoption des armes nouvelles soit un avantage réel et non pas seulement un avantage imaginaire? La première chose, la plus importante, sera de bien exercer le soldat, de le rompre à la discipline, de lui donner cette confiance en lui-même, légitime à mesure qu'elle sera fondée sur des connaissances acquises et sur une forte éducation militaire. Il faudra modifier ensuite la tactique de telle sorte, qu'un général en chef, forcé

par les circonstances à sacrifier du monde, beaucoup de monde peut-être, pour vaincre au moment donné, puisse cependant être mis à même de montrer qu'il n'oublie pas le prix de la vie humaine. La formation de ses troupes devra désormais se faire sur un ordre qui les protége contre une destruction en masse avant même d'être parvenues jusqu'à l'ennemi et de lui avoir fait sentir l'effet de leur courage.

II.

Cette introduction terminée, je passe à l'exposé des modifications selon moi les plus urgentes et les plus essentielles à apporter à la tactique de nos jours. Ce n'est nullement mon intention de donner ici une description réglementairement détaillée des manœuvres du régiment et du bataillon, mais uniquement de signaler d'une manière aussi générale et aussi claire qu'il me sera possible, les changements qui me paraissent nécessaires. Les manœuvres que je vais décrire ne sont pas prescrites dans le réglement d'exercices actuel de l'infanterie suédoise, mais les unes ont été mises à l'essai dans nos derniers camps de manœuvres, et les autres indiquées dans les annexes successivement ajoutées au réglement. Le développement des motifs et des raisons de ces évolutions nou-

velles sera donc aussi le but des lignes suivantes.

Les armées qui se trouveront désormais en présence sur les champs de bataille, seront probablement munies, en totalité ou en majeure partie, de fusils se chargeant par la culasse et à tir aussi rapide que faire se pourra. La longue portée de l'arme et la rapidité du feu amèneront peut-être ce genre de combats dont l'histoire de la guerre contient de si fréquents exemples, de longues lignes d'infanterie se fusillant sans résultat pendant un temps plus ou moins long. Car, tant pour profiter de la longue portée du nouveau fusil, que pour ne pas s'exposer à son action si meurtrière à une courte distance, on commencera sans doute à tirailler de fort loin. Or la ligne étant, suivant toute probabilité, fort étendue des deux parts afin de permettre l'usage du plus grand nombre de feux possible, le peu de profondeur de cette formation rendra l'effet du feu à peu près nul. Une fusillade vive et continue échauffe, comme l'on sait, d'autant plus la troupe que le soldat est jeune, et elle consomme inutilement les munitions Ces dernières épuisées, une forte part de sa confiance s'est évanouie et elle s'éteint avec le dernier coup.

Passer immédiatement du feu à de longues distances à l'attaque à l'arme blanche, est impraticable. L'expérience a fait voir que pendant le

temps nécessaire à cette manœuvre, la grêle de balles vomie par le fusil de la nouvelle invention vous enlève une si grande partie de votre troupe, que vous arrivez sans force devant l'ennemi. Le résultat des longues portées actuelles sera donc, selon beaucoup de probabilité, de rester où l'on se trouve ou de battre en retraite. Jadis les lignes d'infanterie se fusillaient de près avec leurs armes à canon lisse, mais cette proximité permettait au plus décidé et au plus hardi de passer subitement à l'offensive et de réussir.

Désormais, pour éviter une fusillade inutile, l'on devra chercher, sous le feu, à s'approcher successivement de son adversaire, pour terminer la lutte à la pointe des baïonnettes.

Il est évident que les marches offensives seront, comme jusqu'ici, couvertes par le feu des tirailleurs; mais il faudra que les troupes en colonnes se gardent bien de conserver un ordre trop profond à mesure qu'elles s'approchent des tirailleurs engagés, car plus la profondeur est grande, moins l'on dispose de feux. Si, marchant dans cet ordre, l'on est forcé de s'arrêter un instant, peut-être même souvent, sous le feu le plus efficace de l'ennemi, il faudra bien se déployer pour y répondre. Qu'arrivera-t-il alors? Une manœuvre sous le feu de l'adversaire, épreuve de tout temps formidable pour l'infanterie, mais grosse de risques et de périls depuis l'adoption

des fusils nouveaux. Le terrain ne peut pas toujours protéger toutes les évolutions requises, et l'on doit admettre qu'un adversaire habile saura vous contenir précisement sous le feu le plus meurtrier. Mais comment marcher ensuite en avant? Il faudra donc abolir les colonnes profondes pour ces circonstances. Les remplacera-t-on par de longue lignes continues? Non, car la marche en bataille, surtout avec les gros bataillons de l'époque actuelle, est trop lente, trop fatigante, trop difficile à maintenir avec ensemble; on se verra peut-être forcé, pendant cette marche, de changer de direction, de former des carrés, de se rompre pour tourner des obstacles, de se reformer ensuite, et personne n'ignore combien toutes ces évolutions sont lentes et pénibles, si l'on prend la ligne en bataille pour point de départ.

Eh bien! rompons cette ligne! Que, par exemple, deux compagnies déployées, avec un intervalle considérable entre elles, suivent immédiatement les tirailleurs; que les deux autres compagnies du bataillon, formées comme les précédentes, suivent derrière les intervalles de celles-ci. Cet ordre ne présentera pas une profondeur de nature à augmenter l'efficacité du feu de l'ennemi; le rétrécissement du front facilitera la marche et le maintien de l'ensemble. Le cercle et le carré de compagnie s'exécutent commodé-

ment avec cette formation, et si l'on veut se mettre en bataille, les compagnies postérieures n'auront pour le faire qu'à marcher dans les intervalles des antérieures. Le chef juge-t-il à propos de passer de l'ordre mince à l'ordre profond, reployant deux à deux les compagnies placées en échiquier, il obtient de la sorte une double colonne de division plus propre à résister que les deux rangs de l'ordre en bataille, et présentant un front double de celui de la colonne profonde, sans être comme elle exposée aux ravages des projectiles ennemis.

En supposant la brigade composée de deux régiments, les bataillons de l'un, placés en échiquier, formeront la première ligne; ceux du second se tiendront en doubles colonnes de division derrière les intervalles du premier. Ainsi tous les bataillons de la brigade ne seront pas rompus en compagnies; la moitié de son effectif restera plus concentrée sous la main, soit pour repousser une attaque en flanc, soit pour appuyer, contre une charge de front, les troupes placées en première ligne. Les conversions que l'on peut être appelé à faire subir à ces colonnes auront lieu par le milieu de chacune d'entre elles, afin de donner à l'exécution de la manœuvre toute la rapidité dont elle est susceptible. La conversion se fera par le demi-bataillon pivotant sur lui-même et non par le bataillon entier, ce qui de-

viendrait nécessaire si cette manœuvre s'opérait en pivotant sur l'une des ailes du bataillon. L'on prendra garde, toutefois, que la distance entre les compagnies antérieures et les compagnies postérieures de la double colonne de division, soit suffisamment grande pour que ces dernières ne gênent ni n'empêchent, pendant la conversion, les mouvements des précédentes.

Par le moyen de cette évolution rapide, une colonne formée de la sorte tombera facilement sur le flanc de l'ennemi. Ce sont les attaques en flanc qui protégent avec le plus d'efficacité les troupes engagées. Il est rare que l'agresseur, et cela d'autant plus près qu'il est de la charge à fond, conserve un ordre et un ensemble qui lui permettent de manœuvrer; il aura toujours de la peine à protéger son flanc, du moins avec les troupes qui fournissent la charge. N'oublions pas nous-mêmes cette circonstance importante, et qu'en chargeant, p. ex., avec les pelotons de la ligne, nous soyons préparés à couvrir nos flancs de tirailleurs en colonne ou en chaîne suivant l'exigence du cas.

Je reviens à l'ordonnance en échiquier des compagnies du bataillon, pour ajouter que cette formation procure en outre l'avantage de disposer d'un nombre de feux plus considérable que ceux de la ligne seule. C'est un fait psychologique maintes fois constaté, qu'une troupe s'avance avec

plus de calme s'il lui est permis de répondre au feu de l'adversaire. Le même résultat peut encore s'obtenir ici, en faisant avancer deux compagnies en colonne sur la chaîne des tirailleurs pour y augmenter et y entretenir le feu, jusqu'à ce que les deux autres rompant cette chaîne, engagent à leur tour le combat. Les tirailleurs suivent le mouvement, et la nouvelle ligne se rapproche de l'ennemi, soit pour s'arrêter et fournir ses feux, soit aussi, la distance étant convenable, pour charger à la baïonnette, en ayant pour réserve les compagnies dégagées.

A la faveur de ce dégagement ou relèvement alternatif, nous ne cesserons pas un instant de rendre à l'ennemi feu pour feu, tout en gagnant nous-mêmes toujours plus de terrain. La troupe s'avançant de la sorte, se servira de ses feux sans qu'il lui soit loisible de se livrer à une *tiraillerie* continuelle, et les chefs auront le temps et le moyen de la calmer et de remettre l'ordre dans ses rangs, ce qui sera surtout facile pour les compagnies restées en seconde ligne après chaque dégagement successif.

Quoique l'ordonnance tactique esquissée ci-dessus permette à chaque bataillon de s'avancer en faisant usage de ses feux, et qu'elle doive par conséquent être considérée comme offensive, je ne prétends nullement dire que ces compagnies en échiquier soient parfaitement convenables dans

une charge décisive à la baïonnette, surtout si l'ennemi persiste à garder son terrain. Dans les cas de cette nature, les bataillons de la seconde ligne, formés en doubles colonnes de division, fourniront la charge en passant entre ceux de la première, lesquels reployant leurs compagnies placées en échiquier, les suivront pour les soutenir. J'ajouterai que la manœuvre par compagnies en échiquier, faite en vue de renforcer le feu des tirailleurs, entraîne une lenteur plus ou moins grande. Ainsi, dès que, dans un mouvement offensif, la distance à parcourir sera courte, il faudra préférer la double colonne de division ou les anciennes colonnes de compagnie, combinées avec les chaînes de tirailleurs. La manœuvre en échiquier convient particulièrement au cas où la nature du terrain vous laisse, pendant une longue marche offensive, exposé au feu de l'ennemi.

Une autre modification tactique urgente sera l'amincissement du carré. Quelle que soit la profondeur des rangs, elle n'empêchera pas le cavalier fourni d'un bon cheval de culbuter l'infanterie. C'est dans l'attitude ferme et résolue du carré, et surtout dans la vigueur de son feu, qu'il faut chercher les moyens de repousser avec succès la cavalerie. Avec les effets formidables des inventions récentes, il est évident que l'on commettrait une grande faute en ne cher-

chant pas à disposer dans le carré du plus grand nombre de feux possible. Je crois donc que pour avoir toute l'étendue requise à cet effet, les faces du carré ne devront pas comporter plus de deux rangs.

Pour ce qui concerne plus particulièrement notre armée, dans laquelle le bataillon se compose de 12 pelotons, il est nécessaire de tenir compte du rôle des tirailleurs dans la formation du carré. A cet égard, que les pelotons de tirailleurs soient présents ou qu'ils soient détachés, le carré sera, selon moi, pour éviter des méprises et des malentendus, formé d'une seule et même manière. Si donc les pelotons de tirailleurs sont appelés à se joindre au carré, ils se placeront simplement à la queue, qui comptera de la sorte quatre rangs. Loin d'amener des inconvénients, cette disposition sera d'un grand avantage, surtout si le bataillon reste longtemps en carré; les pelotons de la ligne formant le côté postérieur du carré, pourront servir de réserve mobile prête à se porter immédiatement sur le flanc menacé.

Par suite de la portée considérable de l'artillerie actuelle et de la grande rapidité de son feu, les chefs des armées belligérantes choisiront sans doute de préférence pour leurs positions de bataille les terrains nommés ouverts en topographie, car les terrains accidentés cachent ou

restreignent l'horizon et rendent nuls les avantages du feu direct à de longues distances. Mais si l'on peut choisir une position qui, tout en présentant un terrain ouvert devant elle, offre un abri aux troupes et les dérobe à la vue de l'ennemi, cette position sera toujours la meilleure, comme elle l'a été jusqu'ici.

Si je mentionne ce vieil aphorisme militaire, c'est que, malgré tous leurs avantages, les fusils nouveaux ne pourront jamais, selon moi, se passer de l'appui des canons rayés, criblant de leurs projectiles l'adversaire qui s'avance contre telle de vos positions, ou, si l'on est soi-même l'assaillant, la partie de la position ennemie contre laquelle se dirigera votre attaque principale.

J'ai cherché à montrer la souplesse et les avantages de l'ordre mince, permettant de passer avec une facilité parfaite d'une formation serrée à une formation étendue et vice-versa. Cette qualité ne répond toutefois pas à toutes les exigences. Aussi longtemps, surtout, que les colonnes profondes resteront la formation d'attaque de la plupart des armées étrangères, on peut et l'on doit s'attendre au cas où l'ennemi voudra forcer en masse la position allongée et amincie que je viens de conseiller. Le terrain le protégera peut-être de telle sorte que ses colonnes resteront cachées jusqu'au dernier moment, pour

s'élancer subitement sur vous, et que, quelque souple que soit l'ordre mince dans lequel vous vous trouverez, vous aurez à peine le temps de passer à une formation plus compacte. Pour être à même de faire face à des éventualités du genre de celle qui vient d'être signalée, il est nécessaire d'avoir sous la main de l'artillerie, qui, contenant les masses de l'ennemi, anéantisse leur attaque ou du moins en diminue la violence.

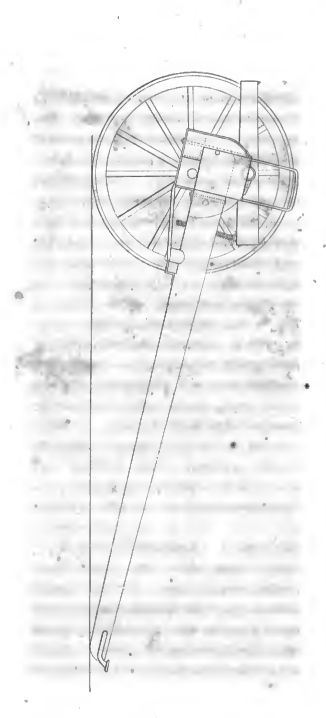
III.

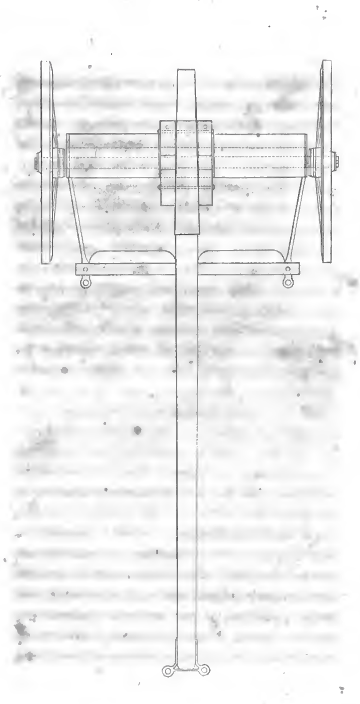
Il est à peu près impossible d'être assez bien fourni d'artillerie de campagne ordinaire, pour disposer d'un nombre de pièces suffisant partout où une infanterie déployée peut rencontrer l'ennemi. En outre, l'artillerie de campagne actuelle est trop pesante pour être à même de suivre partout l'infanterie; ses attelages, ses caissons, etc., sont trop exposés au feu de l'ennemi, si l'artillerie doit opérer à une petite distance de ce dernier.

Sentant vivement la nécessité de donner aux troupes une arme qui, tout en augmentant la force et la solidité de l'ordre mince par une portée de tir supérieure à celle du fusil, soit propre à suivre les évolutions de l'infanterie, je voudrais munir les bataillons de cette dernière de bouches à feu d'une construction conforme en

tout aux exigences actuelles. Ces pièces devant être aussi légères que possible, le calibre n'en dépassera pas 1,5 pouce décimal (44,5 millimètres) et la pièce entière pèsera environ 200 ℔ (85 kilogrammes). Elle sera d'acier et rayée, afin d'avoir une longue portée. Le projectile sera l'obus, non parce qu'un boulet ordinaire ne tuerait pas tout aussi bien, mais parce que l'obus inquiète davantage l'ennemi par les ravages qu'il porte dans ses rangs. A un angle d'élévation de quelques degrés seulement, 3 p. ex., le canon devra porter à une distance approximative de 2500 pieds (750 mètres) et tirer 4 ou 5 coups par minute. Il se chargera par la culasse, et il aura une platine simple. Pour augmenter l'obturation, le projectile sera recouvert d'une enveloppe en cuivre. Quelques hommes (3 ou 4) suffiront au service, et deux chevaux traîneront facilement cette pièce légère, qui, avec son affût et ses munitions, le service la suivant à pied, ne devra pas peser plus de 900 ℔ (382½ kilogrammes).

Je suis loin de vouloir donner cette construction pour infaillible: la pratique amènera sans doute bien des modifications, et l'on ne doit guère voir dans mon projet qu'une simple indication de ce que je me propose avec un engin de cette nature.





Voici maintenant la manière dont je me suis figuré l'emploi tactique de ces pièces, au nombre de deux par bataillon.

Il est évident que l'objet principal des canons d'infanterie sera de couvrir d'obus les colonnes ennemies qui pourraient s'avancer pour rompre l'ordre mince de vos troupes. Autant que possible, les 4 pièces du régiment devront concentrer leur action contre ces colonnes. En supposant que chaque bouche à feu tire 5 coups par minute et que chaque obus lance environ 20 éclats de fer agissants, 400 de ces éclats frapperont, dans l'espace d'une minute, la masse serrée de l'ennemi. Or, comme pendant ce laps de temps une troupe d'infanterie ne parcourra pas plus de 400 pieds, et que les canons pourraient, comme je l'ai dit, ouvrir le feu à une distance de 2500 pieds, l'ennemi qui s'avance sera criblé de plus de 2400 éclats de fer avant de parvenir jusqu'à vous.

Les dessins donnés dans les planches qui précèdent, montrent la construction de ces pièces.

Elles constitueront à coup sûr un élément précieux de sûreté dans le passage de l'ordonnance en échiquier à celle de la double colonne de division, et leur présence donnera sans nul doute à la troupe le calme si nécessaire pour manœuvrer avec ordre en présence de l'en-

nemi. L'ntilité n'en sera pas moins grande dans les mouvements offensifs du régiment ou du bataillon. Si ces canons balayent de leurs obus le terrain d'attaque assigné à vos troupes, ils auront occasionné des pertes à l'adversaire et peut-être mis le désordre dans ses rangs, avant même que son feu ne vous ait endommagé. L'endroit où s'abattront les projectiles montrera sans peine comment la distance a été jugée; une fois celle-ci parfaitement connue, si les canons suivent l'infanterie et que l'on compte les pas, il sera facile, à chaque halte, de mettre en batterie, p. ex. derrière une chaîne de tirailleurs couchés sur le ventre, et de commencer immédiatement le feu.

Dans l'échiquier par compagnies, deux des pièces du régiment suivront les compagnies de la première ligne, les deux autres, celles placées derrière.

L'ordre mince de l'infanterie attirera facilement sur elle les efforts des troupes à cheval, le commandant de ces dernières pouvant à peine désirer une occasion plus favorable que celle d'attaquer une infanterie engagée, manœuvrant dans cette formation. Nos canons, protégeant le flanc menacé, iront frapper au loin la cavalerie qui voudra se jeter sur nous, et peut-être anéantiront sa charge.

N'oublions pas, en outre, que la seconde ligne de la brigade est aussi munie de canons identiques sur lesquels on pourra compter quand il faudra soutenir la défense du flanc de la première ligne.

S'il est nécessaire de former le carré, les canons, placés sur le flanc menacé, agiront avantageusement avec de la mitraille.

Il va de soi-même que les canons d'infanterie joueront un rôle important dans l'attaque et la défense des villages, ainsi que dans maintes autres circonstances.

Cette arme ne sera que faiblement exposée au feu du l'ennemi; le service et l'attelage en sont peu considérables, et elle n'exige en outre qu'un petit nombre de caissons. Elle n'est pas destinée à canonner longuement l'ennemi, et les munitions de réserve pourront accompagner le parc de la division. Si les deux chevaux traînant les pièces sont tués ou mis hors de service, des fantassins les remplaceront en s'attelant à des prolonges.

Il me reste à signaler encore l'avantage suivant très-important et très-réel de l'emploi des canons d'infanterie:

Un des problèmes les plus difficiles de l'art de la guerre sera désormais de placer la réserve de telle sorte, que, sans être exposée à la longue portée du feu de l'artillerie, elle se trouve

pourtant sous la main en temps utile. Par le moyen des pièces ci-dessus, supposé qu'elles soient en nombre dans chaque brigade, la force offensive et défensive de ces dernières en sera suffisamment accrue pour que l'on ose augmenter la distance qui les sépare de la réserve *. Si toutefois l'importance du mouvement offensif ou la nature du terrain ne permettait pas cette augmentation de distance, évitant de placer la réserve immédiatement derrière les lignes, pour ne pas la trop exposer au feu de l'artillerie de campagne ennemie, et la massant dans le voisinage de l'une des ailes ou de toutes les deux, vous pourrez alors réunir toutes vos pièces et leur faire battre en enfilade la position de l'adversaire.

Mais en donnant à l'infanterie des canons spécialement destinés à sa défense, j'aurai grand soin de n'en pas faire dépendre le courage et l'assurance de la troupe, ce qui pourrait arriver si l'on exerçait à les servir un certain nombre de fantassins de chaque régiment; car si ce service portait l'uniforme du régiment et était tiré de ses compagnies, la troupe arriverait bien vite à considérer l'artillerie qui l'accompagne comme une partie intégrante du régiment, peut-

* Si la division est composée de 3 brigades donnant un total de 12 bataillons, et que deux brigades rangées sur deux lignes forment l'ordre de bataille, elles auront 16 pièces à leur disposition. La troisième brigade, formant la réserve, en aura 8 pour sa part.

être même comme un élément indispensable, sous le feu protecteur duquel on marcherait avec confiance au combat, mais dont l'absence prolongée ou simplement momentanée provoquerait un découragement fâcheux. Or, si le service se fait par des artilleurs, la vieille idée de la coopération de l'artillerie, comme arme spéciale, avec l'infanterie, continuera à subsister dans toute sa force.

Dans nos camps annuels, il faudra sans doute exercer les bataillons avec ces nouvelles bouches à feu, mais seulement vers la fin des exercices, et plutôt à titre de manœuvre tactique au bénéfice des cadres, que comme quelque chose d'absolument indispensable pour la valeur et la solidité du bataillon.

Quoique l'objet des canons décrits et proposés dans les pages qui précèdent soit de renforcer les qualités offensives et défensives de l'infanterie, l'on ne négligera pas de s'assurer d'un feu de mousqueterie aussi effectif que possible, même aux grandes distances. Mais comme il n'est guère probable que toute l'infanterie d'une armée puisse être exercée à une justesse de tir suffisante, il faudra créer dans l'armée un corps spécial de carabiniers. On ne munira pas l'arme du fantassin ordinaire de hausse pour les longues

portées, car il ne saura pas s'en servir, et cela n'aboutirait qu'à un gaspillage inutile de munitions. La hausse de l'infanterie de ligne est destinée aux distances qui se trouvent dans la limite du but en blanc; celle du carabinier, spécialement exercé au tir, correspondra à toutes les portées de son arme.

L'on pourra continuer à tirer les carabiniers du régiment, et on les employera, de préférence, réunis. Cependant il sera bien d'adjoindre à chaque brigade une petite division fixe d'un corps permanent de carabiniers.

Ces fantassins d'élite seront organisés en bataillons, mais on les exercera relativement peu aux manœuvres de cette unité tactique, vu qu'ils ne se présenteront que par compagnies dans la brigade, où leur coopération sera restreinte aux cas demandant une grande précision de tir, surtout à de longues portées.

Tandis que le soldat de la ligne est chargé d'un bagage gênant, le carabinier, libéré de ce fardeau, ne portera que son manteau et son sac aux vivres, afin d'être gêné le moins possible quand l'on aura besoin de son feu.

On pourra donner au carabinier un bâton ferré muni d'une fourchette, afin qu'il ait pour son arme l'appui qu'un terrain ouvert n'offre pas toujours.

Les corps de carabiniers seront astreints à un exercice continuel, et ils recevront les meilleurs modèles de fusils, dussent-ils même être plus ou moins compliqués; quant au calibre, ce sera le même que celui des fusils ordinaires. Pour mieux expliquer ce que l'on exige d'eux, l'on pourrait dire que les corps de carabiniers devront suivre une école de tir permanente.

Les carabiniers constituent une espèce distincte d'infanterie, appelée à exceller par une dextérité de tir poussée jusqu'aux dernières limites du possible. Les chasseurs ou voltigeurs forment une troisième subdivision de cette arme. Quoiqu'il ne faille pas négliger de donner au fantassin de la ligne l'habileté dont il sera susceptible pour le service de tirailleurs, toute armée bien organisée devra contenir un certain nombre de bataillons de chasseurs exclusivement exercés en vue du combat dans l'ordre éparpillé.

On demandera peut-être que les qualités principales de ces bataillons soient la promptitude et la rapidité des mouvements, ou, en d'autres termes, on voudra les composer seulement de jeunes hommes, indubitablement plus actifs que les vieux. Une grande rapidité de mouvements entre sans doute dans les qualifications

d'un bon corps de chasseurs, mais non toutefois à un degré tel qu'il faille passer légèrement sur d'autres qualités souvent tout aussi nécessaires. Aucun corps ne doit être exclusivement composé de jeunes soldats, si l'on veut qu'il supporte avec calme, ordre et solidité les épreuves incessantes et les milles péripéties de la guerre.

Les bataillons de chasseurs sont principalement destinés à prêter leur concours dans les circonstances exigeant, pour un temps plus ou moins long, les combats *à la débandade* et la guerre de tirailleurs. Cela nécessite une éducation militaire spéciale chez l'individu, et en outre, ce qui est rendu possible par un long exercice, sa pleine confiance en lui-même dans cette mission. Mais il faudra derrière la chaîne des appuis compacts, et ces pierres angulaires du service de chasseurs pourront être formées de gens plus âgés.

Ce principe appliqué aux armées suédoise et norvégienne se réaliserait de la façon suivante: ainsi que l'on tire des compagnies de l'infanterie, en hommes convenables à ce service, un tiers de leur effectif pour le déploiement en tirailleurs, de même, l'on prendrait, des bataillons de chasseurs, un tiers de leur force, les soldats les plus âgés et les plus sûrs, à titre de réserve. Les chaînes seraient

formées par les pelotons du front, et pour que l'on pût compter sur une plus grande justesse de tir de la part du chasseur que de celle du fantassin de la ligne, le premier passerait une fois pour toutes une école de tir plus complète et plus longue que celle exigée en général des recrues.

IV.

Je laisse un instant la tactique de l'infanterie pour m'occuper de la cavalerie, qui, malgré la grande portée et la rapidité du tir des nouvelles armes à feu, continuera sans doute, profitant de chaque occasion favorable, à chercher de glorieux succès dans des surprises et des charges imprévues.

L'attaque *en muraille* n'est plus possible. La cavalerie s'attachera désormais, par des formations et des évolutions obliques rapidement exécutées, à détourner l'attention de l'ennemi du point qu'elle a l'intention d'assaillir. L'attaque en fourrageurs devra être plus souvent employée, pour amoindrir l'effet du feu par la dissémination et les longs intervalles qu'elle comporte.

La cavalerie a presque toujours besoin d'être accompagnée d'une artillerie de campagne aux

allures rapides, qui prépare ses charges, ou qui, dans la poursuite, empêche l'ennemi de se reformer en partie pour l'arrêter aux endroits qui s'y prêtent.

Outre leurs services sur le champ de bataille, les troupes à cheval sont appelées à éclairer l'armée dans sa marche. Cela se fait d'ordinaire à des distances considérables du corps de bataille. Il faut naturellement qu'elles soient en nombre pour exécuter cette utile et importante mission, d'autant plus qu'elles doivent présenter l'effectif nécessaire pour relever aussi souvent que possible leurs subdivisions détachées en éclaireurs, en patrouilles, en vedettes, etc. Ce service pénible ne peut se faire longtemps sans le relèvement et le repos du cheval. En soignant bien sa monture (qualité si essentielle chez le cavalier), celle-ci pourra bien mieux résister aux fatigues. Un faible effectif de cavalerie entraîne toujours pour elle une perte de temps considérable, en opposition flagrante avec ce que l'on exige et ce que l'on attend de cette arme.

On a vu, dans la dernière guerre d'Allemagne, la cavalerie prussienne jouer un rôle des plus utiles. Elle entretenait entre les différents corps de l'armée les relations qui leur rendaient possible, en s'avançant de différents côtés, de s'appuyer les uns sur les autres et de pénétrer vers

le point de jonction qui constituait leur objectif stratégique.

Aucune armée ne diminue ses troupes à cheval; on pourrait plutôt citer des preuves du contraire.

J'ai la conviction qu'aussi souvent que la cavalerie sera commandée par un général habile et vigoureux, possédant ces qualités précieuses de savoir prendre à l'instant une sage résolution et de l'exécuter tout aussi rapidement, cette arme chevaleresque, surtout si la troupe est rompue au maniement du cheval, continuera à jouer un rôle considérable et à maintenir dignement son antique réputation.

V.

Revenant à l'infanterie, je vais indiquer en peu de mots les qualités devenues, selon moi, nécessaires à cette arme pour manœuvrer d'après les nouvelles dispositions tactiques.

L'ordre mince exige une plus grande somme d'exercice pour chaque individu. Dans la colonne, l'influence des chefs est plus grande et leur action plus prononcée; avec l'ordre étendu et surtout dans la chaîne de tirailleurs, le soldat est infiniment plus abandonné à lui-même. Pour cette cause, et principalement afin d'obtenir la confiance réciproque qui doit régner entre les officiers et la troupe, que l'éducation militaire de chaque individu soit aussi complète qu'il sera possible, et que, partout où cela pourra se faire, nulle recrue ne prenne part avant son approbation complète aux manœuvres avec des troupes formées sur l'ordre mince et étendu.

La rapidité du feu, qui échauffe inévitablement la troupe, exige absolument qu'en général le soldat ne soit pas trop jeune, car l'on trouve rarement une calme réflexion chez le jeune homme; cet âge se distingue bien plutôt par sa fougue subite, irréfléchie, qui sans doute a ses mérites le moment de l'attaque venu.

L'homme fait et vigoureux à côté du jeune homme est utile et nécessaire. La présence de ces deux âges dans le même corps procure le grand avantage qu'il contiendra un élément calme, ferme et solide, quand il s'agira, pendant un temps plus ou moins long, de braver, d'affronter et de supporter avec patience la mort, les souffrances et les privations, et un second élément, vif, fougueux et plein d'ardeur, facile, au moment où il se jette sur l'ennemi, à enflammer de cette bravoure qui ne pèse pas le danger — et qui triomphe.

Par suite de la longue portée et de la rapidité de tir des nouveaux fusils, l'individu se voit infiniment plus qu'auparavant exposé à l'action du feu, action d'autant plus dangereuse que certains éléments des armées actuelles possèdent une haute dextérité de tir; c'est ce que prouve l'immense consommation d'officiers montrée par les dernières campagnes. En présence de ce fait, les armées devront être désormais fournies, relativement à leur effectif, de cadres beaucoup plus grands que

ceux dont on se contentait jadis. En second lieu, l'ordre mince ne l'exige pas moins, car l'influence des chefs sur la troupe, est, je le répète, moindre avec cet ordre qu'avec l'ordre profond, dans lequel sa voix est mieux entendue, et son exemple placé directement sous les yeux du soldat.

En dernier lieu, je signalerai l'urgence de ne pas donner à la brigade autant de bataillons que c'était jadis le cas. Les chefs de brigade auront désormais beaucoup plus de peine à maintenir l'ensemble dans leurs bataillons, qui ne seront plus aussi compacts que du passé. Le résultat en sera que les divisions contiendront un plus grand nombre de brigades. Cela sera sans doute suivi de l'augmentation des états-majors, du personnel du service de santé, de celui de l'intendance, etc.; mais les brigades deviendront plus mobiles et les détachements à faire de la division en seront singulièrement facilités. Chaque brigade possède d'avance son parc et son train à elle, et l'on n'aura pas, dans les les circonstances exigeant le détachement d'une force numérique de cette grandeur, à lui répartir des fourgons et des bagages pour chaque cas spécial.

Par la disposition de ses bataillons sur une seule et même ligne, le régiment, subdivision de la brigade, pourra, sans rompre son ensemble, exécuter une mission tactique, en portant tout

seul la responsabilité de l'issue. Disposant de plusieurs subdivisions assez grandes en elles-mêmes pour agir seules d'après les circonstances, le général divisionnaire aura simplement à donner l'impulsion à ses brigades, à surveiller l'exécution générale des mouvements, en laissant aux chefs de brigade l'initiative des détails.

Pour épargner les hommes et les chevaux, l'on n'oubliera pas de développer dans l'armée l'usage des télégraphes de campagne. On obtient par leur agence une grande harmonie dans l'ensemble des opérations. Des troupes s'avançant par différentes routes reçoivent sans peine leurs ordres et sont mises à même d'exécuter des mouvements tactiques simultanés. Quand la cavalerie est employée au service d'éclaireurs, cette arme bat souvent le pays à des distances considérables. Par l'entremise des fils télégraphiques, les résultats de ses reconnaissances parviennent promptement aux chefs des corps d'armée placés derrière, avertissant, renseignant, guidant, le tout sans un service d'estafettes fatigant et pénible. Dans la dernière guerre, les Prussiens ont retiré de grands avantages du télégraphe de campagne, soit pour remplacer les lignes télégraphiques détruites, soit pour relier ensemble les différents corps d'opération. On modifiera le système du télégraphe de campagne d'après la nature de chaque pays, mais l'on possédera tou-

jours, à titre de cadre exercé, un petit corps spécialement destiné au service de ce nouveau matériel de guerre. Je crois que dans notre patrie un matériel pour 5 kilomètres (½ mille) devrait accompagner chaque régiment de cavalerie en campagne, tandis que chaque division porterait avec elle un fil télégraphique de la longueur d'environ 10 kilomètres, soit 1 mille de Suède.

VI.

Avant de terminer l'exposé de ces idées, dont je dois l'inspiration à mes entretiens avec des officiers revenus de la guerre, à la lecture des ouvrages publiés sur les dernières campagnes et au souvenir vivant des observations que j'ai pu recueillir dans un contact personnel avec les troupes, je crois devoir énoncer quelques vues que peut-être tout le monde n'admettra pas, mais qui, j'en ai l'intime conviction, ne laisseront pas de triompher avec le temps.

Le nombre considérable de soldats que semblent exiger les armées modernes, n'a cessé d'aller en augmentant depuis la révolution française, qui, jusqu'à un certain point, inaugura l'ère des grandes armées. L'accroissement du matériel a suivi dans des proportions identiques. Quelle différence entre

le matériel d'alors et le matériel d'aujourd'hui! Quelles modifications, quels perfectionnements, mais aussi quelle prodigieuse augmentation de frais! Quelles masses n'en faut-il pas créer et entretenir pour le pied de paix, et à plus forte raison pour l'effectif de guerre et la réserve.

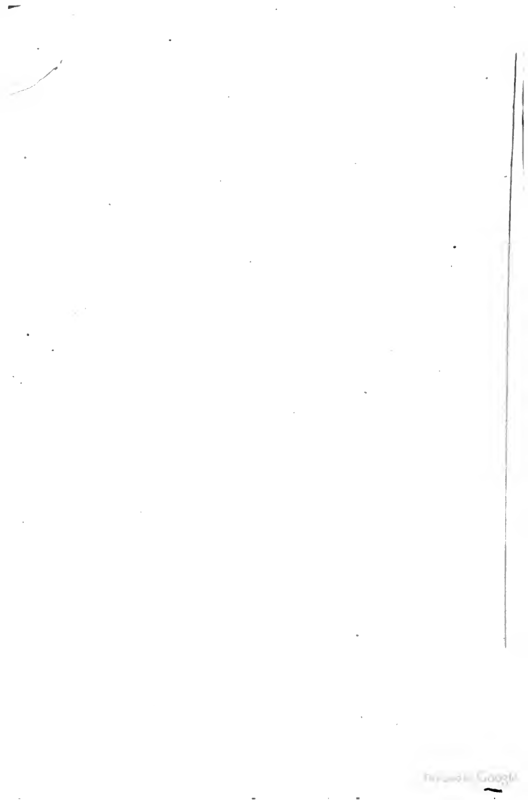
Une fois, plusieurs fois peut-être, le patriotisme saura s'imposer les immenses sacrifices qu'exige ce besoin. *Mais nous pouvons-nous dire enfin parvenus à la limite des découvertes et des inventions?* Un trait de génie crée subitement quelque chose de nouveau dans telle branche du matériel; toute cette partie de l'ancien matériel devient inutile, et chaque armée se trouve dans l'absolue nécessité de s'approprier l'invention nouvelle pour ne pas courir la chance d'être détruite dans une lutte avec un ennemi mieux armé. Le matériel jusque-là réputé le meilleur reste inutilement entassé dans les arsenaux, et les sommes qu'il a coûtées, amassées au prix de sueurs et de travaux, l'ont été sans fruit. Faudra-t-il pour cela désespérer et cesser de faire des approvisionnements? Non, car il est indispensable qu'une armée soit en possession d'un matériel sans cesse à la hauteur des exigences de l'époque. L'on s'appropriera donc successivement les améliorations survenues, mais il faudra le faire avec plus de prudence que jamais, de peur que les frais n'entraînent à des

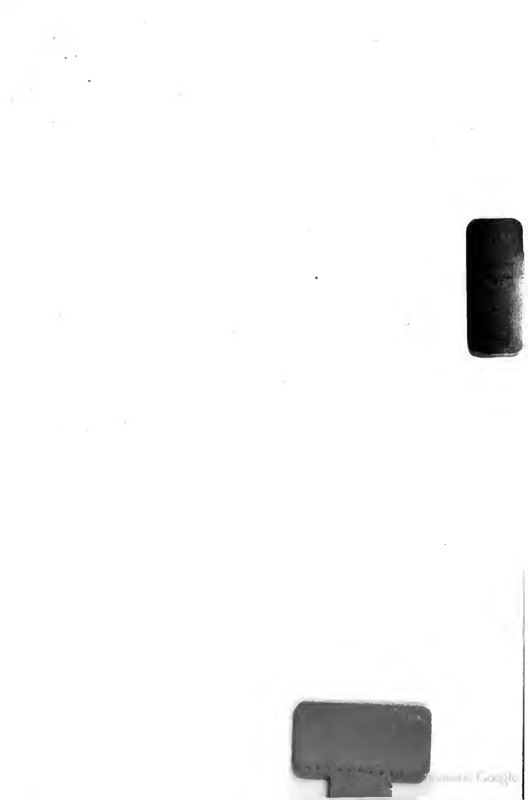
dépenses excédant les forces du pays. L'armée ne sera pas plus grande que le pays ne puisse suffire à son entretien. Un jour ou l'autre, chaque état reviendra sans doute à la saine appréciation d'un vieil adage malheureusement trop dédaigné, sinon totalement oublié de nos temps, *peu, mais bon.* Alors, sans cesser de profiter des découvertes et des inventions qui le méritent, l'on aura toujours sous la main, quelques modifications qu'il puisse être appelé à subir, un matériel à la hauteur des circonstances. Un jour viendra, je le répète, où les grandes puissances reconnaîtront elles-mêmes ce besoin, quoique peut-être seulement après une longue guerre qui aura épuisé leurs arsenaux, et où les petits états sentiront bien plus fortement encore la valeur de ce principe.

Que ces petits états ne cherchent donc pas à faire parade d'un chiffre plus grand, de forces militaires plus considérables qu'ils ne peuvent supporter, et surtout armer, entretenir, exercer convenablement. Le système opposé serait suivi de leur défaite. Ce n'est pas sur le nombre, mais sur la qualité de ses troupes, qu'un petit état doit compter pour la sauvegarde de son honneur et le maintien de son indépendance.



STOCKHOLM, 1868.
P. A. NORSTEDT & FILS.
IMPRIMERIE ROYALE.






BIBLIOTECA